

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

CONDITIONS.

ABONNEMENT :

Un an \$ 0.50

Six mois 0.25

Un numéro . . . 10

L'abonnement
est strictement payable
d'avance.

CONDITIONS.

ANNONCES

Première insertion, 12

Ins. subséquentes,

Remise libérée
aux annonceurs à 50 %
terme.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

BUREAU : 8, RUE STE. THERESE.—P. O. BOITE 325, MONTREAL.

Le vrai peut qu'iquefois n'être pas "vrai sans blague."—BOIS L'EAU

GODIN, MONDOU & Cie., Editeurs-Propriétaires.

FEUILLETON.

CROISILLES.

III
SUITE.

On se tromperait de les croire insensibles ou égoïstes ; ils sentent peut-être plus vivement que d'autres, et ils sont très capables de se brûler la cervelle dans un moment de désespoir ; mais, ce moment passé, s'ils sont encore en vie, il faut qu'ils aillent dîner, qu'ils boivent en mangant comme à l'ordinaire pour fondre ensuite en larmes en se couchant. La joie et la douleur ne glissent pas sur eux ; elles les traversent comme des flèches : bonne et violente nature qui sait souffrir, mais qui ne peut pas mentir, dans laquelle on lit tout à nu, non pas fragile et vide comme le verre, mais pleine et transparente comme le cristal de roche.

Après avoir trinqué avec Jean, Croisilles, au lieu de se noyer, s'en alla à la comédie. Deretour dans le fond du parterro, il tira de son sein le bouquet de Mlle Godeau, et, pendant qu'il en respirait le parfum dans un profond recueillement, il commença à penser d'un esprit plus calme à son aventure du matin. Dès qu'il y eut réfléchi quelque temps, il vit clairement la vérité, c'est-à-dire que la jeune fille, en lui laissant son bouquet entre les mains et en refusant de le reprendre, avait voulu lui donner une marque d'intérêt ; car, autrement, ce refus et ce silence n'auraient été qu'une preuve de mépris, et cette supposition n'était pas possible. Croisilles jugea donc que Mlle Godeau avait le cœur moins dur que M. son père, et il n'eut pas de peine à se souvenir que le visage de la demoiselle, lorsqu'elle avait traversé le salon, avait exprimé une émotion d'autant plus vraie, qu'elle semblait involontaire. Mais cette émotion était-elle de l'amour ou seulement de la pitié, ou moins encore peut-être, de l'humanité ? Mlle Godeau avait-elle craint de le voir mourir, lui, Croisilles, ou seulement d'être la cause de la mort d'un homme, quel qu'il fût ? Bien que fané et à demi effeuillé, le bouquet avait encore une odeur si exquise et une si galante tournure, qu'en le respirant et en le regardant, Croisilles ne peut se défendre d'espérer. C'est une guirlande de roses au-

tourd'une touffe de violettes. Combien de sentiments et de mystères un Turc aurait lus dans ces fleurs en interprétant leur langage ! Mais il n'y a que faire d'être Turc en pareille circonstance. Les fleurs qui tombent de la main d'une jolie femme, en Europe comme en Orient, ne sont jamais muettes. Les parfums ont plus d'une ressemblance avec l'amour, et il y a même des gens qui pensent que l'amour n'est qu'une sorte de parfum ; il est vrai que la fleur qui l'exhale est la plus belle de la création.

Pendant que Croisilles divaguait ainsi, fort peu attentif à la tragédie qu'on représentait pendant ce temps-là, Melle Godeau elle-même parut dans une loge en face de lui.

L'idée ne lui vint pas qu'elle pourrait bien trouver singulier de le voir là après ce qui venait de se passer. Il fit, au contraire, tous ses efforts pour se rapprocher d'elle ; mais il n'y put parvenir.

Une figurante de Paris était venue en poste jouer "Mérope", et la foule était si serrée, qu'il n'y avait pas moyen de bouger. Faut de mieux, il se contenta de fixer ses regards sur sa belle, et de ne pas la quitter un instant des yeux. Il remarqua qu'elle semblait préoccupée, maussade, et qu'elle ne parlait à personne qu'avec une sorte de répugnance. Sa loge était entourée, comme on peut penser, de tout ce qu'il y avait de petits-maitres normands dans la ville ; chacun venait à son tour passer devant elle à la galerie, car, pour entrer dans la loge même qu'elle occupait, cela n'était possible, attendu que monsieur son père en remplissait, soul de sa personne, plus des trois quarts. Croisilles remarqua encore qu'il le ne lorgnait point, et qu'elle n'écoutait pas la pièce. Le coude appuyé sur la balustrade, le menton dans sa main, le regard distrait, elle avait l'air, au milieu de ses atours, d'une statue de Vénus déguisée en marquise ; l'étalage de sa robe et de sa coiffure, son rouge sous lequel on devinait sa pâleur, toute la forme de sa toilette, ne faisaient que mieux ressortir son immobilité. Jamais Croisilles ne l'avait vue si jolie. Ayant trouvé moyen, pendant l'entracte, de s'échapper de la cohue, il courut regarder au carreau de la loge, et, chose étrange, à peine y eut-il mis la tête, que Mlle Godeau, qui n'avait pas bougé depuis une heure, se retourna. Elle tressaillit légère-

ment en l'apercevant, et ne jeta sur lui qu'un coup d'œil ; puis elle reprit sa première posture. Si ce coup d'œil exprimait la surprise, l'inquiétude, le plaisir ou l'amour s'il voulait dire : "Quoi ! vous n'êtes pas mort ?" ou :

"Dieu soit loué ! vous voilà vivant ! je ne me charge pas de le démêler ; toujours est-il que sur ce coup d'œil Croisilles se jura tout bas de mourir ou de réussir à se faire aimer.

De tous les obstacles qui nuisent à l'amour, l'un des plus grands est sans contredit ce qu'on appelle la fausse honte, qui en est bien une très véritable. Croisilles n'avait pas ce triste défaut que donnent l'orgueil et la timidité ; il n'était pas de ceux qui tournent pendant des mois entiers autour de la femme qu'ils aiment, comme un chat autour d'un oiseau dans sa cage. Dès qu'il eut renoncé à se noyer, il ne songea plus qu'à faire savoir à sa chère Julie qu'il vivait uniquement pour elle ; mais comment le lui dire ? S'il se présentait une seconde fois à l'hôtel du fermier général, il n'était pas douteux que M. Godeau ne le fit mettre au moins à la porte. Julie ne sortait jamais qu'avec une femme de chambre, quand il lui arrivait d'aller à pied ; il était donc inutile d'entreprendre de la suivre. Passer les nuits sous les croisées de sa maîtresse est une folie chère aux amoureux, mais qui, dans le cas présent, étoit plus inutile encore. J'ai dit que Croisilles était fort religieux ; il ne lui vint donc pas à l'esprit de chercher à reconstruire sa belle à l'église. Comme le meilleur parti, quoique le plus dangereux, est d'écrire aux gens lorsqu'on ne peut leur parler soi-même, il écrivit dès le lendemain. Sa lettre n'avait, bien entendu, ni ordre ni raison. Elle était conçue en ces termes :

"Mademoiselle,
"Dites-moi, au juste, je vous en supplie, ce qu'il faudrait posséder de fortune pour pouvoir prétendre vous épouser. Je vous fais-là une étrange question ; mais je vous aime si éperdument qu'il m'est impossible de ne pas la faire, et vous êtes la seule personne au monde à qui je puisse l'adresser. Il m'a semblé, hier au soir, que vous me regardiez au spectacle. Je voulais mourir, plutôt à Dieu que je fusse mort en effet si je me trompe et si ce regard n'était pas pour moi !

Dites moi si le hasard peut être assez cruel pour qu'un homme s'abuse d'une manière à la fois si triste et si douce ? J'ai cru que vous m'ordonniez de vivre. Vous êtes riche, belle, je le sais ; votre père est orgueilleux et avare, et vous avez le droit d'être fière ; mais vous aime et le reste est un songe. Fixez sur moi ces yeux charmants, pensez à ce que peut l'amour, puisque j'ai tout lieu de craindre, et que je ressens une inexplicable jouissance à vous écrire cette folle lettre qui m'attirera peut-être votre colère ; mais pensez aussi, mademoiselle, qu'il y a un peu de votre faute dans cette folie. Pourquoi m'avez-vous laissé ce bouquet ? Mettez-vous un instant, s'il se peut, à ma place ; j'ose croire que vous m'aimez et j'ose vous demander de me le dire. Pardonnez-moi, je vous en conjure. Je donnerais mon sang pour être certain de ne pas vous offenser, et pour voir écouter mon amour avec ce sourire d'ange qui n'appartient qu'à vous. Quoique vous fussiez, votre image m'est restée ; vous ne l'effacerez qu'en m'arrachant le cœur. Tant que votre regard vivra dans mon souvenir, tant que ce bouquet gardera un reste de parfum, tant qu'un mot voudra dire qu'on aime, je conserverai quelque espérance."

Après avoir cacheté sa lettre, Croisilles s'en alla devant l'hôtel Godeau, et se promena de long en large dans la rue, jusqu'à ce qu'il vit sortir un domestique. Le hasard, qui sert toujours les amoureux en cachette, quand il le peut sans se compromettre, voulut que la femme de chambre de Mlle Julie eût résolu ce jour-là de faire emplette d'un bonnet. Elle se rendait chez la marchande de modes. Croisilles l'aborda, lui glissa un louis dans la main, et la pria de se charger de sa lettre. Le marché fut bientôt conclu ; la servante prit l'argent pour payer son bonnet et promit de faire sa commission par reconnaissance. Croisilles, plein de joie, revint à sa maison et s'assit devant sa porte, attendant la réponse.

Avant de parler de cette réponse, il faut dire un mot de Mlle Godeau. Elle n'était pas tout-à-fait exempte de la vanité de son père, mais son bon naturel y remédiait. Elle était dans la force du terme, ce qu'on nomme un enfant gâté.

A CONTINUER.

LE CANARD

MONTRÉAL, 30 AOUT 1879.

Avis de l'Administration.

Le prix de l'abonnement au "Canard" est de 50 centins par année (payable d'avance), et le prix à la douzaine, pour les agents, est de 8 centins, payables toutes les quatre semaines.

Les numéros non vendus, n'étant pas repris, les agents sont priés de ne demander que juste le nombre de copies qu'ils peuvent disposer.

Toutes communications concernant l'administration ou la rédaction doivent être adressées à

GODIN, MONDOU & C^{ie}.

Edit.-Propriétaires.

Boîte 325 Bureau de Poste, Montréal.

LE CONSEIL LEGISLATIF ENVAHI PAR LES EMPLOYÉS DU GOUVERNEMENT, LEURS FEMMES ET LEURS ENFANTS.

M. Faucher de St. Maurice, porteur de l'adresse, prend la parole: Honorables Messieurs, ou, comme l'on disait autrefois, Pères conscrits:

Hon. Prudhomme:—Qu'est-ce qui dit là?... Comment ce qui nous appelle donc ce farceur-là?

Hon. Gingras:—Il dit qu'on est circoncis.

Hon. Prudhomme: C'est un polisson.

Hon. Starnes:—Silence, honorables Messieurs, laissez parler le requérait.

M. Faucher:—Je regrette, Honorables Messieurs, de vous avoir blessés en vous donnant un titre ou un nom révérent chez les anciens Romains.

Hon. Prudhomme:—C'est pas vrai, les Conseillers législatifs n'étaient pas plus circoncis dans ce temps là qu'à c'te heure.

Plusieurs Conseillers:—C'est vrai, c'est vrai!

M. Faucher:—Vraiment, je sais pas comment vous prendre.

Hon. Beaudry:—Prenez-nous par le bon bout.

Hon. Prudhomme:—C'est ça, c'est ça:

M. Faucher:—Eh bien! Honorables et vénérables Messieurs, vous qui êtes le cœur et la moëlle du pays, les colonnes de notre constitution, les barrières qui empêchent la révolution, l'impunité et toutes les mauvaises passions de détruire nos institutions religieuses, nationales et politiques.....

Hon. Dionne:—Que c'est ben parler ça.

Hon. Prudhomme:—C'est si vrai!

M. Faucher:—Vénérables vieillards, vous nous voyez devant vous avec nos femmes et nos enfants affamés pour vous demander d'avoir pitié de nous, de ne pas nous enlever le pain de nos familles.

Hon. Dostaler (il s'essuie les yeux):—Je peux pas résister à ça moi.



LES EMPLOYÉS DU GOUVERNEMENT AVEC LEURS FEMMES ET LEURS ENFANTS DEMANDANT AU CONSEIL LEGISLATIF DE VOTER LES SUBSIDES.

M. Faucher:—En effet refuser les subsides, n'est-ce pas nous refuser notre pain?

Hon. Beaudry:—Mieux vaut manger un peu moins et sauver le pays. Y a pas d'autre moyen de mettre à la porte ces gueux de rouges.

Hon. Prudhomme:—D'ailleurs, Monsieur le Président, y est temps de leur montrer qu'on n'est pas des invalides comme ils disent, des gens qui sont pas capables de rien faire.

M. Faucher:—Eh bien! alors, Honorables et vénérables Messieurs, prenez nos femmes et nos enfants, puisque vous nous ôtez les moyens de les nourrir, faites les vivre.

Hon. Beaudry:—Passe pour les femmes, mais les enfants.....

Hon. Gingras:—Ceux qui ne sont pas encore sevrés, qu'est-ce qu'en en fera?

M. Legendre:—Oui, sans compter que j'en ai un, moi, qui n'est pas accoutumé encore au suçon.

Hon. Ferrier:—Shocking! shocking!

Hon. Prudhomme:—Qu'est-ce qui dit donc là le père Ferrier!

Hon. Dionne:—Il dit que c'est embêtant.

M. Faucher:—Ce n'est pas tout, honorables messieurs. Ce n'est pas seulement pour nous que nous craignons, mais c'est pour vous; ce n'est pas seulement nos femmes et nos enfants que vous allez faire souffrir, si vous refusez les subsides, mais ce sont vos propres femmes et vos petits enfants que vous allez frapper.

Plusieurs voix:—Comment ça, comment ça?

M. Faucher:—Mais oui, vous ne serez pas plus payés que les autres si le Gouvernement n'a pas la coppe.

Hon. Prudhomme:—Est-ce vrai ça, M. le Président.

Hon. Starnes:—Sans doute.

Plusieurs voix:—Ah! Ah! Hon. Dionne:—Eh ben, nous étions pour en faire une bêtise

Plusieurs voix:—Oui une belle. Hon. Prudhomme:—M. le Président, j'ai une monction à faire. Je propose, secondé par l'hon. M. Gingras:

"Que vu que la Chambre haute n'est pas assez bête pour se couper les vivres, il soit décidé unanimement qu'on accorde à la Chambre basse tout l'argent qu'elle voudra.

M. Faucher et les autres employés ainsi que leurs femmes et leurs enfants s'unissent pour crier:—Merci, Messieurs, merci!

Hon. Ross:—Arrêtez, Arrêtez! J'ai quelque chose à dire dans c'te grosse affaire. J'ai un plan, mais je peux pas en parler à c'te heure. Je propose l'ajournement comme un seul homme.

Hon. Prudhomme:—Je savais pas que Ross avait des plans. Je retire ma monction.

L'ajournement est voté, et les employés se retirent de mauvaise humeur, les femmes et les enfants brillant et les hommes jurant comme des diables. Buteau-Turcotte s'écria en sortant: "v'à ce que c'est que d'être gouverné par des "rosses."

FANFAN.

Discours du Père Louison aux Membres de la Chambre de Québec.

QUÉBEC, 26 AOUT, 1879.

MON CHER CANARD,

Les députés du peuple à Québec désiraient avoir l'opinion du "Canard," le seul journal vraiment indépendant et sérieux du pays, sur leur compte, j'ai été invité à leur faire le prône, dimanche soir, dans la Chambre même du Parlement.

Croyant que de bonnes grosses vérités pourraient leur faire du bien, j'acceptai l'invitation. Je dois te dire que c'est pas rien que de représenter un journal comme le "Canard," tu aurais été fier de

voir les honneurs qu'on m'a faits. On m'envoya chercher dans le plus beau carrosse de Québec, un vrai carrosse luxurieux, tiré par quatre chevaux encore plus luxurieux, un laquais éméché et des policeman tout autour. Et pis si l'avais entendu les cris de la foule, si t'avais vu tous les yeux braqués sur moi et pis les gueules ouvertes et qui criaient "hourra pour le père Louison!" Oh, mon cher Canard, je n'ai jamais vu autant de gueules que ça. Les pétards, les fusils, les canons, tout ce qui pette, marchait; c'était un bruit, un vacarme effrayant. On a ben parlé des ovations faites à Luc, mais c'était rien, rien, mon cher Canard, en comparaison de ce qu'on a fait pour moi. Pendant tout ce temps-là j'avais mon brule-gueule à la bouche, et j'envoyais de grosses bouffées dans l'air; de temps en temps je consentais à ôter ma tuque pour saluer la foule. Turcotte qui m'accompagnait ne pouvait pas s'en taire: "Père Louison, qu'il me disais, je pensais pas que vous étiez si populaire." "Ce que c'est que d'être l'ami du peuple," mon cher Turcotte, que je lui répondais.

Arrivé à la Chambre, je mis mon brule-gueule dans ma poche et je fis mou chemin entre deux rangées de soldats du pays.

Ce que je trouvais de plus drôle, c'était de voir marcher devant moi à reculons comme une écrivaine, une espèce d'officier qui n'avait pas de culottes mais des grands bas qui y allaient jusqu'au cou et qui portait un grand bâton de réclisse; il marchait en reculant et faisait un tas de révérences et de saluts jusqu'à terre qui finissaient pas. Ça devrait être un macrobate parce qu'un homme comme les autres pourrait pas se mettre le corps en deux comme ça sans se fendre en quatre. Toujours que je me rendis de ce train-là jusqu'au trône de l'Orateur. J'eus beau me débattre, leur montrer mes souliers de bœuf que j'avais oublié de graisser, y fallut monter sur le trône. Je montai et quand j'aperçus tous ces ministres et députés devant moi, je devins tout humide, mais ayant tiré mon flask de ma poche, je me mouillai la luelle avec du bon Molson, j'ôtai ma tuque et je commençai ainsi au milieu des applaudissements les plus enthousiastes:—

"Mes petits agneaux,

"Vous m'avez invité à vous adresser la parole pour connaître ce que le peuple pense de vous, pour savoir la vérité; vous allez la savoir. Eh ben, la vraie vérité, ce qu'on pense et ce qu'on dit; c'est que vous êtes de grands parleurs, mais de petits faiseurs.

Qu'est-ce que vous avez fait depuis deux mois que vous êtes ici? Pendant que le pauvre peuple sue à grosses gouttes pour enrichir le pays, vous suiez de trop boire et de trop parler et veus mangez d'avance la récolte de l'année.

Voyons ce que vous avez fait. Vous êtes là les uns en face des autres comme de vrais coqs, les coqs bleus et les coqs rouges, vous passez votre temps à vous battre;

c'est à qui aura les meilleurs argots. Pendant ce temps là vos poules s'ennuient et crèvent de frim, et le peuple se ruine pour vous entretenir. Est-ce juste ?

Vous vous accusez mutuellement d'être des vauriens, des voleurs ; pourquoi vous esquinter à prouver que vous valez pas mieux les uns que les autres ? On le sait bien.

D'abord vous autres là les bleus parceque les rouges ont tué le chien de Boucherville en traîtres, vous avez tué celui de Letellier ; c'est une bêtise qui vous retombera sur le nez, et pis à c'te heure vous vous morfondrez pour tuer le chien de Joly ; vous devez bien savoir pourtant que c'est inutile. S'il avait eu à mourir il serait mort de la "loop-line."

Vous autres les rouges vous donnez plus de beurre que de pain, vous voulez faire croire depuis un an que vous êtes capables de remplir la caisse qu'est vide avec des bouts de chandelles, vous êtes pas assez fins pour voir que les bleus ont tellement gratté c'te pauvre caisse qu'elle n'a pus de fond. Tenez, écoutez il faut que ça finisse, faites vos paquets et fichez le camp, vous avez assez blagué le service. Si vous continuez vous allez achever de convaincre le peuple que vous coûtez bien trop cher pour ce que vous faites, et alors au lieu de ce tas de ministres et députés qu'il paie si cher, il engagera un bon commis pour faire ses affaires.

D'abord sept ministres c'est bien que trop et pis cependant pour contenter tous ceux qui veulent l'être, il faudrait tous vous nommer, car vous voulez tous être ministres.

J'avais à peine dit ça, mon cher Canard, qu'une vraie tempête éclata. Une vingtaine au moins se mirent à crier : "c'est pas vrai," "c'est pas vrai." Je remarquai que les plus furieux étaient Sheyn, Loranger, Racicot, Mathieu et Champagne.

"Comment que je dis, "c'est pas vrai," ce sont ceux qui crient le plus fort qui sont les plus coupables. Saisissant alors ma tuque je leur dis :—Tenez, regardez bien, je vas jeter ma tuque au hasard dans le tas et je gage que le premier que j'attraperai en sera un qui a envie d'être ministre.

Je lance alors ma tuque dans le tas, à peu près... Si tu les avais vus se jeter à terre pour ne pas attraper la tuque ! Je t'envoie un dessin qui les représente à ce moment là... C'était à crever de rire... Y en a que trois ou quatre qui sont restés debout, le Père Boutin, le Père Blais et une couple d'autres... Croyant que je faisais mieux de finir comme ça, je sortis à la hâte par la porte de derrière, je pris pas le temps même de ramasser ma tuque.

Au revoir, mon cher Canard, des amitiés à ta canne.

LE PÈRE LOUISON.

Donnons au Peuple les moyens de Coloniser.

Dans le but de donner aux ouvriers qui végètent dans les villes



Discours du Père Louison du "Canard" aux députés de Québec. I leur reproche de vouloir tous être ministres. Les députés sont indignés et disent que c'est pas vrai.

—Comment c'est pas vrai ! dit le père Louison, tenez, j'allons jeter ma tuque dans le tas, et je gage que le premier que j'attraperai en sera un qui a envie d'être ministre.

les moyens de s'établir sur les terres nouvelles, M. L. O. David avait fondé, l'année dernière, une société de colonisation qui n'a pas fait merveille, mais qui a réussi à obtenir du gouvernement \$20 000, à la condition que la Corporation de Montréal souscrirait \$20 000, et les citoyens vingt autre mille piastres. La Corporation ayant refusé de souscrire, l'affaire fut manquée.

La société engagea alors le gouvernement Joly à donner un octroi égal au montant qui serait souscrit par les Corporations et citoyens de Québec et de Montréal.

Le gouvernement a adopté cette suggestion et a fait passer des résolutions déclarant que toute société de colonisation qui se forme dans les villes de Québec et de Montréal, aura le droit d'avoir du Gouvernement local un montant égal à celui qu'elle obtiendra des Corporations et citoyens de ces villes, depuis \$1,000 jusqu'à \$20,000, de manière à ce que chaque colon puisse avoir \$120.

Ce n'est certainement pas tout ce qu'il faudrait, mais c'est quelque chose et même beaucoup si on sait en profiter.

La difficulté est d'obtenir, dans un temps de misère comme celui où nous nous trouvons, de l'argent des Corporations et des citoyens de Québec et de Montréal. Pourtant mieux vaudrait donner aux ouvriers les moyens de s'établir et d'enrichir le pays en colonisant que de les faire vivre à rien faire.

L'automne approche avec son cortège de souffrances et de misère. Comment vont vivre ceux qui n'ont pas travaillé de l'été ? Comment vont-ils manger, se chauffer et se vêtir ? Qu'on pense un instant à tant de pauvres femmes et de pauvres enfants qui vont se trouver sans feu, sans pain ! Il faudra bien les empêcher de mourir de faim et de froid. Mais ce sera à recommencer tous les ans, car

les villes sont trop pleines, Montréal surtout ; il faut les vider. Qu'on fasse donc une bonne fois un sacrifice, qu'on donne pour la colonisation ce qu'on sera obligé de donner pendant des années pour empêcher des centaines de familles de mourir de faim et de froid. Ce n'est pas l'aumône que veulent un grand nombre d'ouvriers de cœur, c'est du travail. Eh bien ! quel travail plus patriotique, plus utile pour eux et pour le pays peuvent-ils leur donner.

Si M. David ne veut pas ou ne peut pas continuer ce qu'il a commencé, que d'autres s'en occupent, qu'on organise des souscriptions ou des compagnies afin qu'on ne perde pas au moins complètement l'avantage de ce que vient de faire le Gouvernement. Il y en a qui disent que ce serait inutile de donner de l'argent aux ouvriers des villes pour leur permettre de coloniser, qu'ils feraient de mauvais colons. Nous n'hésitons pas à dire tout simplement : "ce n'est pas vrai." Quand bien même quelques-uns ne réussiraient pas, ce n'est pas une raison pour faire souffrir le grand nombre, et d'ailleurs l'argent placé dans la colonisation n'est jamais perdu, car si le premier ne réussit pas, s'il se décourage, il y en a toujours un qui profite de ce qu'il a fait. Il est vrai que c'est un mauvais temps pour faire souscrire les gens, mais qu'on laisse toutes les autres souscriptions de côté pendant quelque temps en faveur de celle-là, car c'est la plus importante, la plus nécessaire, la plus patriotique.

PATRIOTE.

COUACS.

AU CONSEIL DE VILLE.—La parole est à l'échevin Thibaut.

M. le Maire.— Dans certains quartiers de la ville, l'on se plaint

avec raison de ce que la correspondance laisse l'eau croupir dans des mares, ce qui est très-malsain. Je ne me pique pas d'une propreté excessive ; mais quand j'ai passé dans ces endroits l'odorat était choqué... par les émanations qui s'échappaient de ces cloaques remplis de couleuvres et autres reptiles. Il faudrait améliorer les égouts.

Le maire Rivard.— Je vous rappelle à l'ordre. D'égouts et des couleuvres il ne faut pas discuter !

Si on avait pour aider les ouvriers à s'établir sur les terres nouvelles la moitié de l'argent qu'on a perdu dans les sociétés de construction depuis trois ans !

On nous écrit d'Acton Vale qu'un mariage intéressant vient d'avoir lieu dans cette paroisse.

Un nommé Richards, père de l'hon. juge Richards de la Cour Suprême, un vieillard de près de quatre-vingt-ans, vient d'épouser une fille de trente ans. Les "garçons d'honneur" étaient M. (†) Racine, agent général du South Eastern Railway, et sa femme.

Les nouveaux époux (véritable couple de pigeons) se sont envolés vers l'Europe.

Les paddy sont des messieurs dans notre pays ; ils ne se contentent pas de se battre avec des bâtons et des pierres... badinez pas, il leur faut des canons.

On a dernièrement, dans une des nouvelles paroisses de Montréal, publié les promesses de mariage qui suivent :

Entre M. Picquet et Mademoiselle Laperche.

Entre M. Mouton et Mademoiselle Lagnelle.

Entre M. Potibout et Mademoiselle Grandcor.

Le comble du scrupule : se confesser d'avoir carrossé une chimère.

Le comble de la délicatesse : Ne pas oser respirer quand on est près d'une femme de peur de ternir sa réputation.

Le comble de la pudeur : ne pas se déshabiller en face d'un fromage rempli d'yeux.

Le comble de la propreté : éviter de marcher où l'échevin Thibaut a mis les pieds.

Le comble du bonheur quand on veut avoir un : place : être parent de l'hon. M. Langevin ou de l'orateur Turcotte.

Le comble de la chasteté chez un collègue :

—Baisser les yeux en traversant la rue des Dames.

Le comble de la politesse : saluer tout le monde comme M. Oberrier pour être bien sûr de n'avoir pas manqué de rendre son salut à quelqu'un.

Le comble de la folie pour un jeune peuple : ne pas avoir les moyens de coloniser ses terres et s'endetter pour acheter de nouveaux territoires et y construire des chemins de fer.

Le comble de la pauvreté : avoir des parts dans les sociétés de construction et des billets dans la loterie du Sacré-Cœur.

Petit propos de brasserie :
—Ah ! mes enfants, que je m'ennuie. Pas d'ouvrage en ce moment. Je ne sais que faire de mes dix doigts.
Un ami complaisant.
—Fourre-les dans ton nez.

Entre pêcheurs à la ligne qui ne prennent rien :

—Dites donc, mon cher collègue, est-ce que cela vous amuse la pêche ?

—Oh ! ma foi, non ; seulement, c'est un prétexte tout trouvé pour ne pas rester toute la journée le dimanche avec ma femme.

Un individu passant sur la rue Ste. Catherine arrête une de ses connaissances en lui criant dans l'oreille :

—Vous êtes bien à part de ça ?
—Oui, répond l'autre, je serais bien si j'avais été assez fin d'acheter mes chaussures chez P. Hémond et Fils, eux qui font de si bonnes et si élégantes chaussures. Imaginez-vous que j'ai été assez fou d'acheter, il y a huit jours, sur la rue Notre-Dame, ces chaussures que vous me voyez aux pieds et qui sont déjà toutes percées.

—C'est une bonne leçon pour vous. A l'avenir, allez sur la rue Ste. Marie, No. 601, ou sur la rue Ontario, No. 387, et vous aurez toujours satisfaction. Pour moi, je m'en chausse là, ainsi que mes amis, et nous n'avons jamais eu sujet de nous plaindre. MM. Hémond et Fils ont deux grands magasins qui sont toujours encombrés de pratiques. Allez ordonner une paire de chaussures là et vous m'en donnerez des nouvelles.

Un homme s'en allait, l'autre jour sur la rue Ste. Catherine, l'air abattu la figure triste ; il songait à se suicider, à aller se jeter dans le fleuve. En passant devant le restaurant de M. Théotime Lanctot au No 672 de la Rue Ste. Catherine, l'idée lui vint d'arrêter. Il n'y avait pas cinq minutes qu'il était là que toutes ses mauvaises pensées avaient disparu : les vins et les cigares qu'on trouve chez M. Lanctot sont si bons.

Économisez votre argent en achetant vos Épiceries, Foin, Paille, etc., chez M. Amable Duhamel, No 590, rue Ste. Catherine, en face du Magasin Rouge, M. Duhamel fait toutes ses affaires argent comptant et par conséquent peut vendre à meilleur marché que ceux qui achètent à crédit ou à trois mois.

M. J. D. Latour, No. 909, Rue Ste. Catherine, (ancienne place Chamberland, frère) prend des ordres pour toutes sortes de chaussures, et donnera satisfaction à ses pratiques. Il n'aime pas à fuir de réclame ; il ne promet pas de donner ses chaussures pour rien ; mais ce qu'il ne craint pas de promettre c'est qu'il vendra aussi bon marché qu'ailleurs et que ses chaussures ne seront pas surpassées pour le fini et la durée.

DENTISTE.

Le Docteur Valois nous prie d'annoncer que le docteur Labonté n'est plus en société avec lui et qu'il continue seul à tenir son bureau à la même place au No. 726 Rue Ste. Catherine, coin de la rue St. Hubert, presque vis-à-vis le couvent de la Providence.

Ses dépenses étant diminuées de moitié, ses prix le seront en proportion. Il extrait les dents pour 25 cts, les plombe pour 40 cts, et les pose pour 75 cts par dent et il fait un dentier complet pour \$7.00 à \$15.00. Il se rend à domicile si les patients le préfèrent, sans charge extra. Comme son bureau se trouve à sa résidence on le trouve à toute heure du jour et de la nuit, même le dimanche.

Comme il est le premier de cette profession qui s'est établi, il y a dix ans dans la partie est de la ville, il espère que ceux qui habitent ce quartier lui donneront la préférence avant d'aller ailleurs. Tout ouvrage qui sort de ce bureau est garanti pour dix ans. N'oubliez pas le No. 726 et le No. 656 où il écrivit l'hiver dernier.

On n'a jamais pu savoir, si le ministre Joly allait cultiver, mais nous savons fort bien que Charles Mounier a été et sera toujours l'homme de la circonstance et qu'il vend ses viandes à aussi bon marché que n'importe qui.

Ses épiceries sont ce qu'il y a de mieux et ses prix sont des plus réduits.

DEMANDEZ LE BAUME MÉDICAL DU NORD,

Romède pur sans poivre rouge contre Choléra, la Diarrhée, Dysenterie, Rhumes, Mal de Tête, Mal d'Oreilles, Ma de Gorge, Coliques, Crampes, Vents d'Estomac, Maladies nerveuses, Douleurs internes et externes, et infaillible dans les plaies.

A vendre partout.
Dépôt principal, No. 126 rue Amherst Montréal.

PROBLEME.

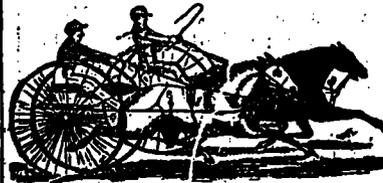
Je demande à un maître d'école combien il a d'élèves, il répond si j'en avais autant, la moitié de plus, le quart de plus j'en aurais 176. Combien en a-t-il ?

Explication du Rébus No. 82.

J'ai soupé et couché entre deux îles sur eau et sous bois dans un carré d'orangers.

\$1,000 EN BOURSES

AU



PARC LEPINE,

Les 2, 3 et 4 Septembre, 1879.

Premier Jour—Mardi—\$150 pour la classe de 3 minutes et \$175 pour la classe de 2.38.

Second Jour—Mercredi—\$125 pour la classe de 2.45 et \$125 pour les chevaux battus dans la classe des 3 minutes.

Troisième Jour—Jeudi—\$50 pour les chevaux de Bouchers, \$75 pour 5 milles à répéter, et \$50 ouverte à tous chevaux.

Environ 20 chevaux des Etats-Unis prendront part à ces courses.

Les courses commenceront à deux heures.

Admission, 25c.—Grand Stand, 25c. extra.

J. B. LEPINE,

Propriétaire du Parc Lépine.

Le Programme suivant sera exécuté à

L'ILE STE. HELENE,

SAMEDI, le 30 AOUT,

de 3 et demie à 6 heures P. M.

Marche.—L'Enfer.....par E. Lavigne.
Ouverture.—Pique-Dame.....Suppé.
Quadrille.—Chilpéric.....Godfroy.
Valse.—Mella.....Waldteufel.
Galop.....Bum, Bum.

Sélection.—Le Comte Ory...J. Rivière.
Valse pour Piccolo, Le Rossignol, Julien.
Air varié pour Baryton.....J. Rauda.
Polka.—L'Ardemaise.
Vive la Canadienne.

Dieu sauve la Reine.



B. à G.—Notre chien se meurt, va chercher Robert et Jeannotte, ils pourront peut-être le guérir.

MARCHES PUBLICS (allant à toute vitesse).—Pauvre bête elle s'est empoisonné le cerveau.

LA NOUVELLE MAISON

MM. Mathieu & Gagnon reçoivent tous les jours les marchandises les plus nouvelles de la prochaine saison.

Les Etoffes à Robes sont magnifiques et surtout Bon Marché.

Les Etoffes à Manteaux ne laissent rien à désirer de mieux sous tous les rapports.

Les Indiennes depuis 6 cents, les Cotons Jaunes et Blancs, depuis 5 et 6 cents ; les Cotons Ouatés, 10, 12, 15 et 20 cents, qualité supérieure.

Les Flanelles Rouges, Blanches et Grises, de même les hautes couleurs sont fraîchement reçus.

Les Draps à Par-dessus, les Tweeds, Coatings, Miltons, sont aussi bien assortis.

Les Ecoliers trouveront aussi un bon Drap Bleu, depuis \$1.25 en montant, une jolie Ceinture, des Gants, Corps et Caleçons, Poignets, Collets, Cols, Chaussons, etc., etc., dans toutes les qualités.

Nous prendrons au pair les Billets de la Banque d'Échange, Ville-Marie et Consolidée.

105, Rue Notre Dame, 105

MATHIEU ET GAGNON,

HOTEL DE FRANCE

QUEBEC.

Tenu sur le pied des meilleures pensions de Paris.

F. BONNET

PROPRIÉTAIRE.

Le soussigné informe le public de a ville et de la campagne qu'il a ouvert un établissement de première classe, où l'on trouvera une table excellente ainsi que des liqueurs de premier choix.

Cuisine Française et Anglaise. Repas à toutes heures. L'on y trouvera la politesse et le confortable désirés.

F. BONNET.

28 Rue St. Nicolas, Palais.

Tout près du dépôt du chemin de fer du Nord.

Grande Excursion à

L'ILE GROSBOS

PAR LE VAPEUR



"LAPRAIRIE,"

Dimanche, 31 Aout 1879

Le vapeur laissera son quai à 1 heure précise pour Varennes et Verchères, arrêtant en allant et revenant, à l'île Grosbois. Il y aura musique à bord.

Prix du passage pour l'île Grosbois, 10 cts., Varennes et Verchères, 25 cents.

E. BENOARD.

LAIT PUR ET PROPRE.

Les personnes qui désirent se procurer cet article, voudront bien donner leur adresse aux agences ci-dessous.

MM. GRAVEL & FRÈRES, coin des rues Craig et St. Laurent, LAVIOLETTE & NELSON, 215 rue Notre-Dame, PARE, 32 Côte St. Lambert, ou directement à

L. N. F. ROY,

Sault-au-Récollet.

MUSIQUE NOUVELLE

(Les Succès de Salons.)

Amours et Fleurs.—Romance.... \$0.40.

Violetto.—Romance..... 40.

(Composée par Calixa Lavallée.)

Publiées par

ERNEST LAVIGNE,

Éditeur de Musique, 237, Notre-Dame.

RESTAURANT SAUVIAT

No. 94, RUE DU PONT

QUEBEC.

Le soussigné a l'honneur d'informer ses pratiques et le public qu'il a reçu ce matin, et recevra toutes les semaines, des huîtres fraîches en écailles, qu'il servira à l'assiettée, en soupe et au cent.

Un salon est réservé pour les dames. Poste privée, 92, rue du Pont.
F. X. SAUVIAT, Propriétaire.